



“Nous, on est du métier”. A propos des représentations du travail

Eliane Daphy, Marie Raveyre

► To cite this version:

Eliane Daphy, Marie Raveyre. “Nous, on est du métier”. A propos des représentations du travail. Anthropologie sociale et Ethnologie de la France. Colloque du Centre d’ethnologie française et de Musée national des arts et traditions populaires, Nov 1987, Paris, France. n.p. (8 p.). halshs-00506028

HAL Id: halshs-00506028

<https://shs.hal.science/halshs-00506028>

Submitted on 26 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Colloque Anthropologie sociale et Ethnologie de la France
Novembre 1987**

ATELIER 7 : "CULTURES POPULAIRES - CULTURES OUVRIERES"

"NOUS, ON EST DU METIER"

A PROPOS DES REPRESENTATIONS DU TRAVAIL

E. DAPHY
Laboratoire d'Anthropologie
urbaine

M.F. RAVEYRE
Groupe Lyonnais de Sociologie
industrielle (GLYSI)

"Les sciences humaines ne sont ni juxtaposables, ni hiérarchisables, elles doivent concourir dans un rapport de réciprocité à l'étude d'un objet (ensemble des activités humaines) dont toutes les composantes sont solidaires"

A.G. HAUDRICOURT, Les pieds sur terre

Cette communication s'appuie sur la confrontation de deux démarches de recherche, portant sur l'analyse du travail dans l'industrie contemporaine. Au départ, deux approches théoriques et méthodologiques différentes, des domaines de production étrangers : mécanique de précision pour la socio-économiste, show-bizz pour l'ethnologue...

Il est des objets que l'on attribue aux disciplines de façon "naturelle", et cette distribution admise -quoique remise en cause par un discours incantatoire appelant à la pluridisciplinarité- provoque parfois le malaise du chercheur, lorsque son bel objet, soigneusement défini dans la phase initiale, s'avère brutalement insaisissable, semblant prendre un malin plaisir à défier les outils méthodologiques et conceptuels en usage dans son ethnie scientifique.

D'ailleurs ne pourrait-on pas voir dans la difficulté de mise en oeuvre de la pluridisciplinarité la crainte, bien légitime, de perdre identité et appartenance ? Ce qui est, après tout, un mécanisme propre à tous les groupes humains... Où s'inscrire dans la taxinomie indigène du CNRS, "quelle est votre commission ?", quand on a une formation juridique, qu'on appartient à une équipe de sociologie et que l'on travaille sur les systèmes symboliques ?

Les limites respectives des disciplines sont souvent évoquées dans la littérature grise, mais semble-t-il rarement explicitées à partir des pratiques de terrain. C'est dans la perspective d'un tel essartage que nous proposons ici quelques réflexions.

Et si le show-bizz , c'était de l'industrie ?

Et si l'irrationnel était un facteur économique ?

Ou l'histoire d'une rencontre à la frontière de deux champs disciplinaires.

L'analyse du travail dans l'industrie, au sens "dur" et reconnu du terme, menée par la socio-économiste s'articulait autour de deux axes centraux : l'étude du fonctionnement du travail d'un point de vue micro-économique, et l'étude des stratégies propres aux acteurs, selon l'approche de la sociologie des organisations.

Soit des problématiques portant sur la dynamique des savoir-faire face aux changements techniques, et sur les stratégies sociales se nouant autour des pratiques de travail. La méthode d'investigation procédant par des observations dans les ateliers, cherchait à éclairer "la face cachée" du travail.

Cependant, dans cette perspective, un certain nombre de phénomène restait inexplicable.

Ainsi par exemple, l'étude de l'introduction de CN (machines à commande numérique), dans des entreprises de taille identique (critère déterminant pour le sociologue), dans un même secteur, la mécanique (repère de comparativité pour l'économiste), menée auprès d'ouvriers mécaniciens moulistes de même niveau de formation, le CAP, autant de paramètres garantissant l'homogénéité de l'échantillon, a conduit à des observations contradictoires.

En effet, dans certains cas, les ouvriers s'opposaient à l'introduction des nouvelles machines, et dans d'autres les ouvriers non seulement souhaitaient cette innovation, mais allaient jusqu'à inciter leurs patrons à acheter des cn. Face à l'étonnement de l'observateur, l'explication des raisons d'acceptation ou du refus proposées par les mécaniciens était unanime : "on fait ça pour préserver le métier"...

Que faire de cette information ? Du côté des patrons la réponse n'était pas plus constructive, ceux-ci exprimèrent leurs problèmes avec "les compagnons"...

Quelle est la rationalité de tels propos, dont l'analyse paraît pourtant déterminante pour saisir les processus d'introduction des nouvelles technologies dans les ateliers ?

Métier ? Compagnon ? Nous sommes là face à un problème de "transition", serait tentée de penser l'économiste, ravie de pouvoir retrouver ainsi un thème cher à sa

discipline. Mais hélas ! une telle perspective n'est guère explicative des phénomènes observés.

De même, considérer que les "enjeux" sont différents suivant les entreprises où les "acteurs" s'affrontent à partir d'éléments propres à "l'organisation" dont ils font partie, n'explique pas pour autant que l'argument explicatif "le métier", reste le même dans les différents cas de figure.

Doit-on admettre que le travail, l'usage de la technique, l'entreprise, voire le fonctionnement même de l'économie dans sa globalité reposent aussi sur des facteurs ou des éléments irrationnels ? S'il en est ainsi, quelle analyses, quelles démarches dès lors adopter ?

Pendant ce temps, l'ethnologue, selon la démarche de "l'immersion" (propre à sa discipline) remontait les "réseaux" (outil de l'anthropologie urbaine) en suivant les indications proposées par les indigènes de son ethnie (observation "flottante"). Elle rencontrait musiciens de tous niveaux, du jeune rocker dans sa cave aux "pointures" de jazz en passant par les stars de la variété ou les représentants syndicaux d'orchestres symphoniques, producteurs, sonorisateurs, éditeurs, se retrouvant même à un moment de sa recherche plongée au sein de l'institutionnel (SACEM, Ministère de la Culture, Assedic...), récoltant ainsi un matériel aussi important que disparate, dont il s'agissait de faire surgir une analyse cohérente de la chaîne opératoire et de la distribution des fonctions dans ce milieu.

Or, il apparaît que les fonctions varient et se cumulent.

Ainsi, par exemple, sous la dénomination générique de "guitariste", nous trouvons le guitariste spécialiste de studio (le "requin") avec sa maîtrise des techniques d'enregistrement, le guitariste accompagnateur acteur du spectacle et qui parfois ignore le solfège, le guitariste qui interprète une partition ou celui qui compose la partie musicale ; chacun met en oeuvre des connaissances spécifiques, et se trouve à chaque fois à une place différente dans plusieurs chaînes opératoires, (le même individu pouvant cumuler diverses compétences).

Mais au-delà de cette diversité existant à l'intérieur de la même fonction, on se trouve dans des situations fréquentes de pluri-fonctionnalité : ainsi, un guitariste peut exercer selon "l'affaire qu'il trouve" l'activité de compositeur, de directeur artistique, et pourquoi pas de sonorisateur ou de chanteur...

Enfin, l'intégration de l'innovation technologique ne semble guère s'inscrire dans une logique d'évolution des catégories professionnelles : lors de l'apparition des batteries électroniques ("boîtes à rythmes"), dans les années 80, des saxophonistes ou des joueurs de claviers deviennent les spécialistes de ce nouvel instrument, alors même que certains batteurs les refusent.

Pourtant, ce fonctionnement complexe selon le chercheur ne pose pas question aux informateurs qui, tous, (sonorisateur, chanteur, musicien...) l'expliquent par la même évidence : "ils font LE "métier".

Ce terrain, quoique sans territoire, avait un nom : le show-bizz, comme l'autodéfinissaient les informateurs. Etudier la production du symbolique, auprès d'une population pour qui travailler = jouer, ignorée des statisticiens, paraissait un "bon objet" pour l'ethnologue, s'inscrivant dans la tradition de la quête de l'exotique, y compris dans notre propre société.

Le show-bizz, chacun le sait, est "une jungle sauvage" peuplée de marginaux, l'ethnologue y a donc tout naturellement sa place, et ne s'étonne nullement de se retrouver face à des pratiques et des discours irrationnels qu'elle tente d'analyser sans a priori.

Cependant pratiques et représentations se présentent comme un ensemble compact : et le risque pour le chercheur est alors de s'y noyer ("l'immersion" n'est pas sans dangers !), ou de légitimer par le discours scientifique des représentations, qui par ailleurs sont fortement partagées par l'ensemble de la société.

Aussi la nécessaire compréhension des mécanismes concrets de production et de travail se trouve fort délicate à mener ; ceci non seulement du fait de la nature complexe de l'objet étudié, mais il nous semble aussi, faute de pouvoir s'appuyer, ne serait-ce que de façon heuristique, sur les outils et concepts socio-économiques.

Car, au-delà de l'image qu'il donne à voir, le show-bizz n'est-il pas une "industrie culturelle" comme le disent volontiers les politiques, tandis que les informateurs revendiquent en permanence d'être des "professionnels" et que les rares données économiques récoltées montrent qu'il s'agit d'un secteur de production non négligeable (1,5 % de la "dépense des ménages", alors que l'automobile en fait 4 %, chiffre BIPE 1985).

"Je fais, tu fais, il fait, nous faisons, ils font tous LE Métier": Travail et représentation

Mais qu'ont donc en commun les ouvriers mécaniciens et les gens du spectacle, qui réfèrent tous "au Métier" ? C'est sur cette question que la réflexion en collaboration des chercheurs s'est amorcée.

Les outils socio-économiques permettent de mettre à jour un certain nombre d'éléments communs à ces deux sphères de travail.

Dans l'un comme dans l'autre, la mobilité est grande, les mécaniciens pratiquant fréquemment le changement d'entreprise, ceci afin d'accroître leur connaissance et savoir-faire. Dans le show-bizz, chaque produit (disque ou spectacle) donne lieu à la constitution d'une équipe appelée à se dissoudre le travail terminé. Nous sommes donc face à des collectifs de travail mouvant où les associations d'individus, voire les tâches qui leur sont attribuées varient sans cesse. (Dans le show-bizz, ce fonctionnement induit un type particulier de travailleur, "le salarié intermittent du spectacle").

Pour les deux sphères considérées, le type de production, à savoir la succession de fabrication de prototypes ou de produits unitaires, nécessite un travail discontinu dans le temps et exige polyvalence et mobilité. Celles-ci se manifestent avec plus lisibilité pour les "gens du spectacle", ce qui donne au show-bizz l'apparence d'un système *de toute évidence* en dehors des règles, ce qui se donne moins à voir dans le secteur de la mécanique, qui n'en fonctionne pas moins pour autant *aussi* suivant des règles inconnues des sciences économiques.

En fait, la cohérence de ces systèmes de travail se trouve dans un fonctionnement en réseau. "C'est la grande famille de ceux qui font le métier". Ce réseau comprend un ensemble d'individus qui partagent pratiques et représentations. L'appartenance s'articule sur la reconnaissance des compétences et sur la mise en oeuvre d'un capital relationnel : *"on fait le métier, on se comprend, on se connaît"*

tous". C'est dans le réseau que se forment les équipes ou les changements d'entreprise, sur le mode de l'alliance affinitaire, que circulent les nouvelles de "la famille" et les informations professionnelles, que se constituent les parcours de formation et s'élaborent les stratégies de carrières.

Les représentations, loin d'être des images plaquées après coup sur la réalité, en sont une partie constituante, et on peut y discerner l'expression adéquate au système existant dans sa complexité et ses contradictions. Dès lors, plusieurs pistes restent à explorer.

La représentation du "métier", fonctionnant comme référence identitaire, permettrait aux individus de se positionner comme groupes (de façon endogène), avec un système de valeur et de règles, dont il s'agit d'explicitier le contenu et les mécanismes.

La référence identitaire pourrait avoir pour fonction de permettre au groupe de perdurer au travers des mutations, par exemple technologiques; mais ceci dans quelles limites ?

D'un point de vue plus général, le système de représentation serait un moyen pour le groupe d'assurer une certaine gestion d'ensembles socio-économiques complexes, (en est-il qui ne le soient pas ?), même si les pratiques qu'il génère apparaissent incohérentes à l'observateur. C'est donc l'articulation entre système de représentation, pratiques et stratégies des individus dans un milieu de travail, qu'il faudrait tenter d'éclairer.

Enfin la question reste entière de savoir comment analyser ces articulations, le mode de constitution des représentations, leurs évolutions et leur disparition, dans l'industrie contemporaine.

Peut-on conclure?

A la fin de cette brève intrusion dans ces deux secteurs de production, nous formulerons seulement quelques remarques, car vu l'ampleur des questions soulevées pour mener l'analyse du travail et de ses représentations dans notre société, on ne saurait conclure ; le champ est ouvert...

Simplement il nous semble qu'on ne peut cerner le fonctionnement des différents types de travail sans les articuler aux caractéristiques du secteur de production concerné (c'est ici que la socio-économie trouve son efficacité). D'autre part, les représentations, ici le "métier", ont un rôle déterminant pour la compréhension de cette articulation (d'où l'intérêt de l'approche ethnologique).

Enfin ce type d'approche, au-delà des remises en cause conceptuelles des différentes disciplines, pose la question de la démarche méthodologique à mettre en oeuvre pour saisir ces dimensions "irrationnelles", qui apparaissent constitutives du "monde industriel".

BIBLIOGRAPHIE

Marie-Françoise RAVEYRE :

- "Un savoir-faire en sursis", Economie et Humanisme, janvier 1983
- Les connaissances que les salariés ont des machines qu'ils utilisent ou pourraient utiliser, en collaboration avec BERNOUX P., MAGAUD J., RUFFIER J., SAGLIO J., La Documentation française, mai 1984
- "Les systèmes industriels localisés : éléments pour une analyse sociologique des ensembles de PME industriels " in Sociologie du travail, en collaboration avec J. SAGLIO, n° 2/1984, P. 157 à 175.
- "Proposition d'approche du travailleur collectif. , Actes du colloque "Travailleur collectif, innovations productives, relations sciences production", Presses Universitaires de Lyon, 1985
- "Qui connaît les machines ?" in Cfdt Aujourd'hui n° 82 /1986 en collaboration avec J. MAGAUD

ELIANE DAPHY:

- "Pour une approche ethnotechnologique de l'instrument de musique", in L'instrument à l'envers, direction Antoine HENNION, EPPV (La Villette), Cité de la Musique, 1986
- "Le terrain rock, objet et problématique. Apprentissage technique et réseaux" in Rock ou micro-informatique ? enquête sur des adolescents du 13ème arrondissement de Paris, Equipe STS/INRP, direction Jacques PERRIAULT, Editions INRP, 1985
- "les groupes de rock, la famille et l'école" in Les jeunes et l'école, Actes de l'Université d'été de Rennes juillet 1986, direction Eliane DAPHY, Editions CENAM, 1987
- "Musique et Technique", compte-rendu et analyse de la table-ronde avec les professionnels de la technique, in Les jeunes et la musique, Actes de l'Université d'été de Rennes été 86, direction Eliane DAPHY, Editions CENAM, 1987.
- "Sonoriser l'Opéra : la technique invisible" in VIBRATIONS n°5, septembre 1987, PRIVAT.
- "Le groupe de rock, rite de passage ou rite d'initiation ?" in Cahiers jeunesse et sociétés, n°10, Editions IRESCO, 1987.

Eliane DAPHY et Marie-Françoise RAVEYRE :

- "Approche des pratiques de travail : le cas du show-bizz", Revue Pour, à paraître, septembre 1987